

nine a menacé de faire la scission avec un groupe qui soutenait d'ailleurs des positions bien plus avancées que le Poum et que jamais le problème ne s'est posé aux bolchéviks de participer à un gouvernement. Toujours leur devise a été celle de la destruction de l'Etat capitaliste, qu'il y ait n'importe qui au pouvoir, avec ou sans la menace de Kornilov.

Que des revendications économiques et territoriales ne se posent pas actuellement en Espagne, cela peut vouloir confirmer l'hypothèse que nous soulevons sur le caractère des guerres impérialistes actuelles, à savoir qu'elles ne peuvent avoir pour objectif le départage du monde, mais uniquement la destruction du prolétariat de chaque pays. Mais ce n'est pas ici la question essentielle. Il s'agit de voir si oui ou non il y a une guerre civile en Espagne. Et à ce sujet, ainsi que nous l'avons dit, le caractère distinctif, en dehors duquel la guerre civile ne peut pas exister, c'est que la lutte armée se dirige contre l'Etat capitaliste et qu'elle ne soit pas captée par ce dernier.

Ceux des communistes de gauche qui considèrent que le facteur essentiel de la guerre impérialiste c'est la conquête des marchés, en arriveront-ils à dire que puisque cet élément est absent des événements actuels en Espagne, nous assistons à une guerre civile malgré que l'élément fondamental, spécifique de cette guerre civile : la lutte contre l'Etat, soit remplacé par l'incorporation des ouvriers dans cet Etat ?

Quant à nous, tout en essayant de découvrir les perspectives que les situations semblent dégager pour l'avenir, nous croyons que notre devoir consiste à analyser les événements actuels sur la base des éléments qui existent déjà et qui nous font considérer que le rassemblement des ou-

viens sous la direction de l'Etat capitaliste pose entièrement le problème de la guerre impérialiste. Devant cette situation réelle la directive pouvant permettre la reprise de la lutte ouvrière est celle qui rétablit, sur les deux fronts, la position d'hostilité et d'attaque des ouvriers industriels et agricoles.

Au volontariat opposer la désertion.

A la lutte contre les « maures » et les fascistes, la fraternisation.

A l'union sacrée l'éclosion des luttes de classe sur les deux fronts.

A l'appel pour la levée du blocus contre l'Espagne, les luttes revendicatives dans tous les pays et l'opposition à tout transport d'armes. Commencer par refuser ce transport dans les pays où le prolétariat a encore des possibilités de lutte c'est réaliser la condition, la seule condition pour le réveil de la lutte de classe en Italie, en Allemagne.

A la directive du solidarisme de classe opposer celle de la lutte de classes et de l'internationalisme prolétarien.

Quand l'heure de la guerre impérialiste sonne, c'est aussi l'heure de la liquidation extrême de tout un passé de défaites prolétariennes qui se présente. Il n'est pas exclu que la grève de juillet en Espagne représente avec les grèves de juin-juillet en France et en Belgique les premières manifestations d'une vague mondiale du prolétariat. Comme en 1914, cette liquidation peut s'accompagner avec une extrême sélection des cadres des révolutionnaires communistes. L'isolement d'aujourd'hui de notre fraction, peut représenter une condition que les événements nous imposent pour maintenir contre tous les courants, bien haut le drapeau de la lutte de classe, de l'Internationale et de la révolution communiste.

Au sujet de la Situation internationale

Le phénomène le plus apparent pour celui qui considère la situation actuelle d'un point de vue de classe, est la fonction conservatrice qu'au sein de la société bourgeoise, le parti du prolétariat vient de prendre. Ce phénomène n'est pas nouveau; historiquement et théoriquement il s'était présenté depuis le jour où une Opposition de Gauche avait surgi et s'insérant dans une tragique série de tentatives infructueuses et de brû-

lants succès, répétait sur le plan pratique les critiques que l'on avait adressé de tout temps à la politique des compromissions du centrisme. Ce qui dans la situation qui s'est créée dans les toutes dernières années est nouveau (et demande pour cela une attitude correspondante également nouvelle) s'est la combinaison d'une tendance involutive des partis politiques (et pratiquement du parti communiste puisque l'on ne peut

pas parler d'involution pour un parti comme le parti socialiste qui l'avait consommé depuis longtemps) avec la précipitation rapide des situations vers des positions extrêmes : c'est-à-dire qu'une reprise des conflits sociaux ait été accompagnée par l'incapacité des partis à évoluer suivant le rythme de la phase historique et le développement lui-même du mouvement des masses.

Dans ce phénomène, dont nous connaissons désormais les origines, mais qui historiquement est déterminé par une situation précise, ce n'est pas seulement le vice du bureaucratisme (plaie qui surgit de l'oppression systématique de la vie de parti et qui ronge depuis tout un temps le parti communiste) qui s'est exprimé, mais la position toujours plus précise que le parti lui-même prenait au sein de la société, position parallèle et par beaucoup d'aspects identifiable avec celle prise par la Russie dans le concert des Nations bourgeoises : problèmes brûlants; dont les termes avaient été individualisés déjà au début de la crise intérieure du parti bolchévik, et, avec une bien autre conscience des dangers et avec une bien autre intelligente critique, par le parti lui-même dans la période de son début et fervent développement.

Le problème est donc aujourd'hui, pour nous, de nous demander concrètement, en quoi s'est substantiée l'involution du parti de la classe ouvrière, et en quoi doit se substantier à son tour notre renaissance.

Si la grande crise avait fait logiquement prévoir, à une échéance plus ou moins longue, la réouverture d'une phase de conflits sociaux après, le point de suture entre l'arrêt et la renaissance des mouvements prolétariens a été sans doute signé par la crise abyssinienne. L'entreprise militaire qui devait conduire à la conquête de valeur en elle-même (c'était une aventure coloniale comme il y en avait eu beaucoup, et il n'était pas nécessaire de sortir le bague juridique de la démocratie pour crier au scandale !) mais c'était le symbole irréfutable du marasme auquel aboutissaient les économies nationales, fermées en des marchés toujours plus restreints, et dominés, d'autre part, par la loi de fer de la production capitaliste qui est la reproduction du capital et par soi-même l'impérialisme. C'était le premier signal d'une situation qui

ne pouvait pas rester statique, et qui rapidement tendait — même s'il était possible momentanément d'en localiser les soubresauts — vers un conflit d'impérialismes et, par réflexe, vers une renaissance des conflits sociaux. La réaction qui suivit dans tous les pays était également symbolique : expression d'une inquiétude qui n'intéressait pas seulement le prolétariat mais presque toutes les couches petites bourgeoises ruinées par la crise, lassées d'aventures et surtout hantées par le spectre du grand capitalisme.

Pour la première fois, ces masses descendaient dans la rue d'accord avec les prolétaires et se rangeaient derrière le parti. Peu importe que leurs idées n'étaient pas claires : les idées de ces couches ne seront jamais claires. Ce qui constituait un symptôme remarquable c'était qu'elles sentissent une opposition envers les gouvernements qui n'étaient pas disposées à prendre la direction d'une soi-disant et mythique « lutte contre les troubles de la Paix », et qu'elles se mettaient à la queue de la seule classe capable d'affronter nettement le problème.

Une évolution à gauche se notait (encore indistincte et pour cela même caractérisée génériquement comme une « évolution à gauche ») dans la masse prolétarienne : les grèves reprenaient; dans tous les pays les conflits s'aiguilèrent et l'on réclamait une politique active.

La situation qui se déterminait n'était pas révolutionnaire par elle-même : mais il faut remarquer qu'aucune situation n'est jamais telle, comme ne l'était pas — dans ses réflexes idéologiques et dans les objectifs des masses — la situation de février 1917 en Russie. Les mouvements de classe mûrissent au cours de leur évolution : un peu par l'autocritique des faits, un peu par l'insuffisance des classes dominantes à satisfaire les primitives et naïves exigences des masses, surtout par la présence d'un parti vital qui anticipe (tout en se tenant en liaison étroite avec la vie croissante de la classe en lutte) sur les exigences de sa classe elle-même. La tâche de ce parti était de porter jusqu'à maturation l'expérience spontanée des choses : il devait accélérer le processus de détachement des couches inférieures de leurs illusions, de leurs classes dirigeantes, de leurs partis : transformer une « lutte générique » contre le fascisme (dont un parti de classe ne peut jamais se faire le porteur comme d'une chose sérieu-